



« L'amour, c'est Aphrodite qui frappe à la porte ! »¹

Pénélope Fay

L'appétit amoureux de certaines héroïnes de la littérature crée la tension qui fait l'intrigue de ces chefs-d'œuvre que sont – pour ne citer qu'eux – *Lettre d'une inconnue* de Stefan Zweig ou *Jane Eyre* de Charlotte Brontë.

Ces femmes ont un point commun, lequel, pour le lecteur, peut le tenir en haleine tout en lui soutirant, de temps à autre, une exclamation dont l'une des formules ramassée pourrait être : *mais pourquoi ne dit-elle rien de ce qu'elle ressent ?*

Est-ce vraiment au nom de la morale que Jane Eyre tait le feu qui l'anime pour Rochester ? Car enfin, lorsqu'elle avoue, elle s'avance au final suffisamment masquée, pour que la morale apparaisse comme un prétexte afin que l'amour reste tapi comme un joyau intact. Quant à l'héroïne de la nouvelle de Stefan Zweig, mourante, elle écrit, une lettre à l'homme qu'elle a aimé toute sa vie, auquel elle n'a jamais dit, ni son nom, ni sa passion : « À toi qui ne m'as jamais connue ». Ainsi commence la nouvelle.

Cri déchirant d'une femme pour un homme qui l'a rencontrée plusieurs fois sans jamais la reconnaître. Pour lui, X était une femme, mais jamais la même. Et pourtant, sous ces identités toujours erronées, perceait un invariable : le désir de cette femme d'être désirée, désignée, nommée. Sous le masque de sourire qu'elle arborait à chaque rencontre se taisait son désir dont elle attendait que ce soit l'homme qui le nomme. Inconnue et muette, jusqu'au bout elle restera. Dans ces rencontres furtives, cette femme portait un masque dont elle imaginait que les traits se prêtaient idéalement au désir de celui qu'elle cherchait à attraper.

Le nom ne viendra pas de son vivant et seulement de sa lettre qui, lorsqu'elle arrive à son destinataire, a consumé son expéditeur. Aussitôt reconnu, le sujet de la missive s'est évanoui.

Figures du renoncement, ces deux femmes brûlent pourtant d'un feu qui ne les laisse pas tranquilles. Masquées, elles font *mine de* et tournent le dos à l'objet d'amour, physiquement et métaphoriquement. Qu'emmènent-elles alors avec elles ? L'idée de l'amour, intouchée et intouchable désormais. C'est l'amour « source de tous les maux »².

Ces héroïnes de la littérature ont l'allure de « victimes » de cette idée. Et, si l'amour est bien ce commandement dont elles sont ici les otages, cela consiste à laisser intacte cette idée, quitte à ce que le sujet s'évanouisse. Il n'a pas son mot à dire sur ce qui est venu frapper à sa porte. Jane Eyre a eu beau refuser et renoncer, elle en porte les stigmates. Elle a beau s'agiter et partir, l'amour « commandement » reste cette référence vide qui fait le chef-d'œuvre. Elle a beau brandir le drapeau de la morale, l'on n'en retient pas les couleurs. Seul reste ce vide insistant, dont on traque les échos avec avidité. Car enfin... il est bien difficile de ne pas répondre à Aphrodite lorsqu'elle frappe à la porte...

¹ Lacan J., Le Séminaire, livre IX, « L'identification », leçon du 21/02/1962, inédit.

² *Ibid.*